

Sous forme de fragments
Présentation de Catherine Mavrikakis
par Denise Desautels

Fragment I

En épigraphe à *Ce que dit l'écorce*, votre essai écrit à quatre mains, Nicolas Lévesque et vous, chère Catherine Mavrikakis, avez placé trois vers de Rainer Maria Rilke, extraits du *Livre de la pauvreté et de la mort*, que je me permets de reprendre ici :

*Car nous ne sommes que l'écorce, que la feuille,
mais le fruit qui est au centre de tout
c'est la grande mort que chacun porte en soi.*

J'y reviendrai, à cette « grande mort », vos livres la portant également en eux. Quelquefois dans leur titre même, et je pense ici à votre puissant *Condamner à mort* pour lequel vous avez reçu le prix Victor-Barbeau décerné par notre Académie et le prix Éva-LeGrand de la revue *Spirale*, et à votre immense roman polyphonique *Les derniers jours de Smokey Nelson* récompensé par le prix Jacques-Cartier du roman et de la nouvelle de langue française. La grande mort. Fruit en leur centre. Elle anime tous vos livres, y avance sous différents visages, du plus anodin au plus burlesque, au plus monstrueux, au plus tragique, au plus corrosif, au plus désespéré, au plus onirique, et nous y accompagne, nous, lecteurs, lectrices avides de la suivre, ou plutôt d'y faire face, de l'affronter dans vos livres comme dans un *ring*, où qu'elle aille, jusqu'à « l'ignoble échafaud », titre que vous avez donné à votre commentaire, publié dans *Le Devoir*, sur les écrits d'Albert Camus contre la peine de mort. Portée à notre tour par votre écriture, son exigence belle-ment humaine, qu'on dirait amoureuse, à donner de multiples vies fictives, de multiples formes sans cesse à retoucher à l'insensé; l'extrême conscience qu'elle exige de nous. Dans sa critique de *Deuils cannibales et mélancoliques*, publiée en 2003 dans *Nuit blanche*, Régis Aubé écrivait : « Catherine poursuit un but ultime : mettre la mort en face de la vie. » Nous, qui vous lisons avec passion, recherchons cette confrontation, guettant son retour. Une réapparition inévitable – elle aura de

nouveau lieu, on le sait –, mais qui, déplacée, autre et dont l'énigme ne sera jamais résolue, nous prend chaque fois par surprise par sa manière d'apparaître.

Fragment II

Sans doute ce fragment, passé de V à II, il y a quelques jours à peine, semble-t-il lui-même étonnant par sa manière d'apparaître. Or j'ai compris, en me relisant, qu'il était important que je dise tôt le grand honneur-bonheur qui est le mien de vous présenter ce soir – vous qui avez longtemps résisté aux nombreuses demandes, pressions presque, qui vous ont été faites par plusieurs membres de notre Académie. Mais les raisons fort convaincantes que vous avez chaque fois mises de l'avant nous ont convaincus de ne pas abandonner. Notre joie est grande ce soir de vous savoir désormais parmi nous, vous, exceptionnelle femme de mots, de langage, de livres, ou plutôt de « l'œuvre », comme vous le dites vous-même, et de pensée, Québécoise vivant à Montréal, mais portant en vous les États-Unis où vous êtes née, et l'Europe et la Méditerranée de vos parents et grands-parents, l'Europe et l'Amérique et la Méditerranée donc, et tout ce que ces espaces portent eux-mêmes à la fois de démesuré et de douloureux, et dont chacun de vos livres est véritablement l'écho. Vous avez publié, au Québec et en France, une œuvre forte, lucide, souvent prémonitoire – les phrases que martèle la terrible voix d'un Dieu fielleux, aux pages 92-93 des *Derniers jours de Smokey Nelson* publié en 2011, d'une extrême actualité – on croirait entendre la voix du grotesque dieu Trump –, en sont un exemple troublant; une œuvre, la vôtre donc, qu'il nous faudrait mettre entre toutes les mains, composée de romans, d'essais, d'un oratorio, et dont plusieurs titres ont été traduits en anglais, en italien, en suédois : une œuvre pour laquelle vous avez reçu d'importantes distinctions et, pour ne parler que des prix, parmi ceux que je n'ai pas encore nommés, le Grand Prix du livre de Montréal, le Prix littéraire des collégiens, le Prix des libraires du Québec. Femme d'engagement, comme professeure dont les étudiants et étudiantes parlent avec de la brillance dans la voix et dans l'œil; comme membre, depuis près de vingt ans, de plusieurs comités de rédaction de revues (*Spirale*, *Tessera*, *Études françaises*, *Conjonctures*), comités d'aide à l'édition savante, de jurys de prix, de jurys d'évaluation, etc. ; comme cofondatrice et corédactrice de la revue *MuseMedusa* depuis 2014.

Fragment III

En juin dernier, à Paris, en lisant le dernier recueil de la poète française Claude Ber, qui a pour titre *Il y a des choses que non*, je n'ai pas pu ne pas penser à vous, Catherine, devant cette phrase :

« Il y a des choses que non », disait la mère du père, dans son parler de campagne, désignant ainsi l'ordinaire des atrocités humaines barbares et policées.

Pas pu m'empêcher de revenir vers vous. Comme si ces mots « Il y a des choses que non » et « l'ordinaire des atrocités humaines barbares et policées » me permettaient d'accéder au cœur de votre œuvre, alors que je venais à peu près d'apprendre que j'aurais ce bonheur de vous présenter.

Le côté vieillot, paysan, décalé de « Il y a des choses que non » me ramène à cette nécessité, dont vous parliez au colloque de notre Académie l'automne dernier, de « défamiliariser la langue » afin de déplacer, surprendre, questionner et arriver à faire surgir un malaise essentiel en écriture, ce que, comme vous nous le confiiez, vous avez cherché à faire dans votre dernier roman *Oscar De profundis*, en utilisant par exemple une abondance de synonymes – à dessein douloureux et violents – du nom « sans-abri », comme « clochards », « errants », « mendiants vermineux », « populace », « miséreux », « rats », « parasites », « sous-humanité », « sous-hommes », « poux humains », « cloportes », « damnés de la terre », « zombies », mais en utilisant surtout un grand nombre d'archaïsmes synonymiques, tels que « gueux », « gueuse », « gueusaille », « valetaille », « traîne-savates », « racaille claque-faim », « crève-la-faim », ou encore « meurt-la-faim ».

Or, à ce colloque, vous disiez aussi – je vous cite de mémoire – que le rôle de l'artiste était, en faisant l'éloge du malaise, de « porter un peu de l'ignoble du monde », c'est-à-dire, me semble-t-il, formulé par vous ici, en un précis condensé, de porter quelque chose comme « l'ordinaire des atrocités humaines barbares et policées », dont parlait la mère du père de la poète. Ce rôle de l'artiste proche, ça me revient, de celui de Flore Forget, la narratrice de *Fleurs de crachat*, « grande styliste médicale », « chirurgienne de guerre, mais bien à l'hôpital... de tous les combats », qui – et je la cite – « lutte pour la justice, pour la vérité, et aussi contre cette ordure de mort ». « C'est sûr que j'exagère, ajoutera-t-elle un peu plus loin. Il

n’y a que l’exagération qui parvienne à dire quelque chose. Il n’y a que la démesure qui puisse rendre compte un peu de l’horreur. »

Fragment IV

L’horreur. Et en premier lieu celle qui traverse votre œuvre, d’où semblent jaillir toutes les autres – et elles sont nombreuses –, celle de la Deuxième Guerre mondiale, des camps et « des charniers du vingtième siècle ». L’horreur qui fait dire à Flore, parlant de sa mère :

et la guerre, elle me l’a donnée, elle m’en a contaminée... je suis la Deuxième Guerre mondiale... je suis un champ de bataille en Normandie... je suis un camp d’extermination en Allemagne ou en Pologne... je suis la faim qui tenaille l’estomac.

L’horreur qui fait aussi hurler Amy, la jeune narratrice du *Ciel de Bay City* – si semblables, Flore, Amy, à tant d’autres de vos narratrices qui ont des mères de qui elles ont follement besoin d’être aimées et des filles chéries qu’elles voudraient sauver, arracher à la répétition de l’histoire, qui les forcent à « prendre soin de la vie », dira Flore à sa mère morte; des narratrices « qui forment une sorte de constellation », comme l’écrit Valérie Lebrun dans le superbe dossier du dernier *Lettres québécoises* qui vous est consacré. Oui, l’horreur fait hurler Amy contre le ciel, cette « belle ordure », contre l’histoire, le passé, la famille, le mensonge, « un silence plein de honte », Dieu, son destin, sa propre vie; l’horreur l’habite, l’étouffe, la tue, la poussera à devenir incendiaire, avec un projet, son « idée de génie » qu’elle formulera ainsi après coup : « anéantir le passé. Détruire en moi et les miens toute trace de l’histoire »; « les miens », c’est-à-dire sa mère, sa tante, son oncle, son cousin, son frère, mais aussi, comme elle le dit après avoir eu accès au travail de « reconquête de son histoire » de sa tante Babette, les « quarante-huit membres de nos deux familles [...] morts, assassinés dans les camps de concentration », dont deux, les grands-parents Elsa et Georges Rosenberg, morts à Auschwitz, sont revenus, *littéralement* revenus – comme le père, mais dans un tout autre registre, sur un tout autre ton, dans *La ballade d’Ali Baba* – revenus, « deux corps, guenilles », « leur humanité [...] dévorée par l’effroi », installés sur le plancher de ciment du cagibi du *basement* de la maison de Bay City, ville du Michigan. En Amérique donc. Bien loin, en temps et en espace, de l’odeur des camps. Le 1^{er}

juillet 1979, le secret sera enfin percé, la vérité volcan surgira des cendres, Babette en transe présentera ses parents à sa nièce, et sa nièce enragée, hurlera, pleurera en hurlant et s'adressera à Dieu : « Pourquoi nous as-tu abandonnés? Pourquoi les as-tu abandonnés? Pour rien! » Et continuant à hurler, elle défoncera tout, autour d'elle, se roulera au sol, rugira, pleurera « toutes les larmes de [son] corps » avant d'avouer : « Après ce premier juillet 1979, il ne m'arrivera plus jamais de pleurer. Tout en moi aura été tari. »

Sa rage, ses larmes et leur tarissement appartiennent à plusieurs de vos héroïnes, Catherine, comme ils nous appartiennent. Cela me ramène à ce que vous écriviez à Martine Delvaux, le 1^{er} décembre 2001, dans *Ventriloquies*, l'échange de lettres que vous avez publiées toutes les deux :

Je pense à la famille comme lieu du mensonge. De tous les mensonges. Je ne veux pas mentir, je ne veux pas me taire. On ne se tait qu'en famille, ou avec les gens que l'on prend pour les siens. Le mensonge est toujours un inceste.

Fragment V

L'horreur. La démesure. « Porter un peu de l'ignoble du monde » disiez-vous. Vous relisant, avec la même urgence, Catherine, que celle qui vous fait écrire, vous, « droguée au langage » – l'expression est de vous –, je me rends compte que c'est tout l'ignoble du monde, du plus intime et familial au plus historique et universel, qu'on retrouve dans vos livres; tout l'ignoble, devenu grâce à vous, *littérature*; *littérature*, un mot comme vous le dites qu'« on ne veut pas employer », qu'« il faudrait [pourtant] apprendre à [...] utiliser à tort et à travers ». Et, en effet, on ne peut pas vous lire sans quelque chose comme une certaine dose de désir, de volonté même d'intranquillité indomptable, vous insatiable lectrice, hantée par tant de personnages de fiction – à lire absolument votre « Autoportrait » dans *Lettres québécoises* –, vous qui refusez tout ce qui semble, tant dans la pensée que dans la langue, aller de soi, toute compromission; on ne peut pas vous lire jusque-là sans penser *littérature*, sans souhaiter se retrouver, et c'est vertigineux, en plein océan tempête de mots, en pleine rébellion de langage, en pleine grandiose démesure, avec ce qui peut s'ensuivre d'éclatement, d'ouverture, d'éblouissement, d'illumination. Me revient en mémoire une phrase de l'écrivaine portugaise Maria Gabriela Llansol, extraite de son roman *Un faucon au poing* : « si l'on pousse as-

sez loin dans le langage, on se trouve pris dans l'étreinte de la pensée ». N'est-ce pas justement là, Catherine, que vous voulez vous rendre, où vous voulez nous amener, où nous voulons, en vous lisant, précisément aller? Vers cette étreinte – et l'extrême conscience du mystère qui l'encercle –, laquelle seule peut donner un sens au fait d'être encore là, vivant, vivante, malgré tout l'ignoble du monde.

Je vous remercie, chère Catherine – comme je remercie Micheline Cambron –, au nom des membres de l'Académie d'avoir accepté notre invitation, accepté de venir nous aider à rester aux aguets; à « en finir – comme vous l'écriviez en avril dernier dans la revue *Relations* – avec la fascination [...] pour le mal, l'idiotie et la bêtise »; à nous aider à mieux saisir « quelque chose comme le présent ».

Maison des écrivains
25 octobre 2017